251

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

TRAGÉDIE LYRIQUE EN QUATRE ACTES

PAR

PIERRE GUILLARD

MUSIQUE DE GLUCK

Avec dédicace à la Reine Marie-Antoinette et une lettre à son poète collaborateur.



PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30

—

1900

257

Appartenant à Ch. De Jode
1re fois le 10 Avril 1900

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE

TRAGÉDIE LYRIQUE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, par l'Académie Royale de Musique, le Mardi 11 Mai 1779.

Prix XXX sols.

Aux dépens de l'Académie,
De l'imprimerie de P. DE LORMEL, imprimeur de la dite Académie
Rue du Foin-Saint-Jacques, à l'Image Sainte-Geneviève.

On trouvera des exemplaires du poème à la Salle de l'Opéra

M. D. CC. L. XXIX

Avec approbation et privilège du roi.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

TRAGÉDIE LYRIQUE EN QUATRE ACTES

PAR

PIERRE GUILLARD

MUSIQUE DE GLUCK

Avec dédicace à la Reine Marie-Antoinette et une lettre à son poète collaborateur.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre Lyrique de la Renaissance, le 7 Décembre 1899.



PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30

1900

PERSONNAGES (LYRIQUE RENAISSANCE)

IPHIGÉNIE	Mmes	JEANNE RAUNAY.
DIANE		VIOLET.
UNE PRÊTRESSE		BALIA.
PYLADE	MM.	COSIRA.
ORESTE		SOULACROIX. / GHASNE.
THOAS		BALLARD.
UN SCYTHE		GATIMEL.
UN MINISTRE DU SANCTUAIRE		EUCONTRE.

Costumes de la Maison Auguste JULIEN.

Orchestre sous la direction de Jules DAMBÉ.

Mise en Scène de M. Jules SPECK.

	Créateurs de la pièce en 1779.	10 Septembre 1821.	5 Juin 1829.
IPHIGÉNIE, grande prêtresse de Diane......	Mlle LE VASSEUR.	Mlle LEROUX.	Mlle DABADIE.
ORESTE, frère d'Iphigénie................	MM. LARRIVÉE.	MM. DERIVIS.	MM. DABADIE.
PYLADE, prince grec, ami d'Oreste.........	LEGROS.	NOURRIT fils.	NOURRIT fils.
THOAS, roi de la Tauride.................	MOREAU.	BONEL.	PRÉVOST
DIANE.................	Mlle CHATEAUVIEUX.		
MINISTRE DE THOAS....	M. CHEVRON.		
PRÊTRESSES............	Mlles LE BOURGEOIS. / CHATEAUVIEUX. / JOINVILLE. / DUSSÉE. / DUBUISSON. / ROSALIE.		
UN SCYTHE............	M. LAINÉ.	M. NOURRIT père.	M. TRÉVAUX.

Ballet du 1er acte (Ballet des Scythes)

Mlles GUIMARD, MÉRANTE.
VESTRIS ET GARDEL.

SCYTHES, GARDES DE THOAS,
EUMÉNIDES ET DÉMONS. GRECS A LA SUITE DE PYLADE.

La scène est en Tauride.

PRÉFACE

Madame (1),

J'apprends que vous avez l'intention de rééditer le livret d'*Iphigénie en Tauride*, que les avisés frères Milliaud, directeurs du Théâtre de la Renaissance, viennent de ressusciter, et je m'empresse de vous en féliciter.

Gluck avait compris que le pandémonium des esprits de l'humanité n'a été le temple de l'idéal qu'aux quatre âges d'or de l'art appelés les quatre grands siècles — en y ajoutant celui de Shakespeare qui, seul, suffit à composer le cinquième — et il s'était reporté spécialement à la Grèce, créatrice du théâtre avec sa mimique et son décor assortis, ses chœurs chantants, ses héros vivants, ses dieux inspirants, le tout en harmonie absolue, en unité parfaite. Il fut en tragédie lyrique aussi pur que du Sophocle intégral, aussi pittoresque que du Shakespeare vrai, il est l'aïeul de Wagner à qui il n'a manqué pour la perfection du drame musical que d'avoir été aussi amoureux de l'antiquité que Gœthe. Je termine cette simple note par la dédicace curieuse de Gluck à la reine et une lettre adressée à son poète *collaborateur* un an avant la représentation, au célèbre librettiste Guillard, qui, malgré de nombreux em-

(1) A madame la directrice de la Librairie théâtrale.

prunts faits à Euripide et à Guimond de la Touche n'en est pas moins personnel ; cette lettre est la pièce justificative de ce que j'ai avancé ; elle démontre que pour réussir, le poète, le musicien et le metteur en scène ne doivent faire qu'un dans leur triple besogne et que le théâtre de l'avenir, que nous espérons prochain, devra vivre de cette trinité une.

Louis Ménard.

I

Madame,

En daignant agréer l'hommage que j'ose vous offrir, Votre Majesté comble tous mes vœux. Il importait à mon bonheur de publier que les opéras que j'ai faits. pour contribuer aux plaisirs d'une nation dont Votre Majesté fait l'ornement et les délices, ont mérité l'attention et obtenu les suffrages d'une princesse sensible, éclairée, qui aime, qui protège tous les arts, qui, en applaudissant à tous les genres, n'a garde de les confondre, et qui sait accorder à chacun d'eux le degré d'estime qu'ils méritent.

Je suis avec le plus profond respect,

De Votre Majesté,

Le très humble et très obéissant serviteur.

Le chevalier Gluck.

II

Vienne, 17 juin 1778.

Vos lettres m'arrivent trop tard, mon ami, j'ai reçu hier votre dernière, elle a couru seize jours, j'ai déjà

cru que vous étiez malade, vous voulez que je vous réponde aux points essentiels de votre lettre? — Me voilà tout prêt, — d'abord je vous dirai que les changements que vous avez faits à votre quatrième acte, seront de pure perte, parce que j'ai déjà achevé le duo entre Oreste et Pylade, et l'air qui finit l'acte : *Divinité des grandes âmes*, lesquels je ne puis plus changer, plus ce que vous appelez le cinquième acte. Il faudra, je crois, retrancher la troisième strophe de l'hymne (ou en faire une plus intéressante) ou on n'entend pas les mots « le scythe fier et sauvage » ou ces paroles ne prêtent pas au pathétique de la situation; en outre, il faut que les vers soient de la même mesure 4 à 4 (quatre à quatre) j'ai arranché (*sic*) la seconde strophe ainsi :

« Dans les cieux et sur la terre
« Tout est soumis à ta loi;
« Tout ce que l'Eurèbe enserre
« A ton nom pâlit d'effroi. »

Si vous voulez faire une troisième strofe (*sic*) il faut qu'elle marche comme la seconde, parce qu'on fait, en même temps qu'on chante, la cérémonie. Sur la même aire (*sic*) chose très essentielle, je voudrais encore que Thoas arrive à la quatrième scène furieux avec une aire (*sic*) d'envective et que tous les vers soient faits propres pour être chantés jusqu'à la catastrophe sans récitatif : cela donnerait une chaleur au dénouement et à tous les acteurs et chœurs un mouvement d'un grand effet ; si vous voulez exécuter cette proposition, ne perdez pas de temps pour me l'envoyer, autrement je me tiendrai aux paroles qui sont déjà faites. Venons à l'air qui finit l'acte pendant les sacrifices funèbres, **je voudrais une aire (*sic*) dans laquelle les paroles**

expriment et la situation et la musique, que le sens se repose toujours à la fin du vers, pas au commencement ou à la moitié du vers suivant, chose très essentielle pour les airs et mauvaise pour le récitatif : cela fait la distinction de l'un à l'autre et les airs sont alors plus susceptibles d'une mélodie coulante. Venons au mètre de l'air que je désire, je vous donne la poésie italienne où j'ai fait un signe, cette syllabe doit être longue et sonore et le vers de dix syllabes.

Se mai senti spirarti sul volto
x x
Lieve fiato que lento s'aggiri
x x
Di, son questi gliestremi sospiri
x x
Del mio fido che muore per me.
x x

Je voudrais que le troisième vers soit coupé par une monosyllabe comme l'italienne par exemple : *Vois nos peines, entends nos cris perçants,* **le dernier vers doit être sombre s'il est possible pour être analogue à la musique;** après ces quatre vers ou huit si vous voulez, pourvu qu'ils aient le même mètre, viendra le chœur « *Contemplez ces tristes apprêts* » lequel me semble très propre pour la situation, je désirerais presque que l'air dont il s'agit ici ait à peu près le même sens ; après le chœur on reprendra l'air *da Capo* où on chantera les quatre vers seulement que vous auriez faits ; je m'explique un peu confusément, car la tête m'est échauffée de la musique (*sic*) ; si vous m'entendez pas (*sic*) nous laisserons la chose jusqu'à mon arrivée et alors ce sera d'abord fait.

Tout le reste, je crois, restera tel qu'il est : on ôtera

quelque chose des récitatifs par-ci par-là où ils semblent dire la même chose ou être trop longues (*sic*) cela gattera pas (*sic*) l'ouvrage qui doit, selon moi, faire un effet surprenant !

Je ne vous réponds pas sur l'affaire de mon établissement, j'attendrai votre première lettre avec les propositions pour vous dire mon opinion ; en attendant, faites en sorte que la Reine me demande seulement pour un temps indéterminé pur (*sic*) quelques années pour me débarrasser d'ici avec bienséance, mais qu'elle fasse cela d'abord sans perdre de temps, parce que je ne vais plus voyager en l'hyver ; je partirais au commencement de Settembre (*sic*) ; il faut que je le sache, un couple de mois d'avance, pour pouvoir vendre mes effets et arranger mes affaires (1).

Adieu, mon très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que nos connaissances.

P.-S. — Je ne trouve plus le prologue ; en tout cas l'abbé Pezzona le pourrait faire venir de Parme, parlez-en à notre cher abbé.

Voici comme je souhaiterais que la pièce soit coupée en quatre actes :

Scène première. Oreste et Pylade enchaînés, toute la scène reste et finit avec l'air « Unis dès la plus tendre enfance ».

Scène II. Oreste, Pylade, le Ministre, les cinq vers restent retranchés car ils sont superflus.

Scène III. Oreste seul.

Scène IV. Oreste. Les Euménides.

Scène V. Iphigénie avec Oreste seul, sans qu'on

(1) La lettre n'est pas signée ; mais elle est *olographe*.

fasse revenir Pylade, cette scène peut devenir intéressante en dialogue et le mot d'Agamemnon trois fois répété par Oreste est intéressant, cela fera sortir une espèce de duo entre les deux principaux acteurs : la masse de ce qu'ils se disent peut subsister : cela donnera plus de naïveté à la pièce encore, car Oreste et Pylade sont sans cela déjà trop souvent ensemble et dans cette scène tout ce qu'il dit Pylade (*sic*) est sans conséquence et cheville, Oreste est dans une position assez triste de soi-même et Iphigénie lui arrache presque par force les paroles, ainsi il n'a pas besoigne (*sic*) d'être arrêté par Pylade ; faites au plus vite cette scène car je voudrais que l'opéra soit fini à la fin de juillet.

Scène VI. La scène du sacrifice funèbre et l'acte finit. Ainsi l'opéra peut rester en quatre actes ; en le mettant en cinq, la fin du deuxième acte est mauvaise selon moi parce que les Euménides paraissent à Oreste seulement en songe et en sa fantaisie ; cela détruit l'idée qu'il croit voir sa mère en voyant Iphigénie ; il doit encore être occupé de son songe en disant ces paroles « Ma mère ! Ciel ! » autrement il serait sans aucun effet. L'acte sera un peu plus long, mais n'importe tout y est plus chaude (*sic*).

35 minutes

IPHIGÉNIE

EN TAURIDE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente, dans le fonds, l'entrée du temple de Diane; sur le devant, le bois sacré qui le précède et l'entoure.

(On entend, dès le commencement de la symphonie, quelques coups de tonnerre, qui se succèdent plus rapidement à mesure qu'elle marche. Elle finit par une tempête furieuse. Le jour est commencé; mais il est obscurci par les nuages, et le théâtre n'est éclairé que par la lueur des éclairs.)

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE, Les Prêtresses.

IPHIGÉNIE.

Grands Dieux! Soyez-nous secourables,
Détournez vos foudres vengeurs;
Tonnez sur les têtes coupables;
L'innocence habite en nos cœurs.

LES PRÊTRESSES.

Grands Dieux! etc.

IPHIGÉNIE.

Si ces bords cruels et sinistres
Sont l'objet de votre courroux

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Daignez à vos faibles ministres
Offrir des asiles plus doux.

LES PRÊTRESSES.

Grands Dieux ! etc.

IPHIGÉNIE.

Que nos mains, saintement barbares,
N'ensanglantent plus nos autels !
Rendez ces peuples plus avares
Du sang des malheureux mortels.

LES PRÊTRESSES.

Grands Dieux ! etc.

(Pendant les deux dernières strophes, l'orage diminue insensiblement, le tonnerre s'éloigne, cesse, et le jour croît et s'éclaircit à mesure que la scène avance.)

IPHIGÉNIE.

Ces Dieux que notre voix implore
Apaisent enfin leur rigueur :
Le calme reparaît ; mais au fond de mon cœur,
Hélas ! l'orage dure encore.

UNE PRÊTRESSE.

Iphigénie ! ô ciel ! craindrait-elle un malheur ?

UNE AUTRE PRÊTRESSE.

D'où naît le trouble affreux dont votre âme est saisie ?

IPHIGÉNIE.

Juste ciel !

UNE PRÊTRESSE.

Ah ! parlez, divine Iphigénie,
Nos malheurs sont communs ; loin de notre patrie,
Conduites avec nous sur ce funeste bord,
N'avons-nous pas toujours partagé votre sort ?

IPHIGÉNIE.

Cette nuit... j'ai revu le palais de mon père,
J'allais jouir de ses embrassements ;

J'oubliais, en ces doux moments,
Ses anciennes rigueurs, et quinze ans de misère...
La terre tremble sous mes pas.
Le soleil indigné fuit ces lieux qu'il abhorre,
Le feu brille dans l'air et la foudre en éclats
Tombe sur le palais, l'embrase et le dévore.
Du milieu des débris fumants
Sort une voix plaintive et tendre :
Jusqu'au fond de mon cœur elle se fait entendre ;
Je vole à ces tristes accents...
A mes yeux aussitôt se présente mon frère
Sanglant, percé de coups, et d'un spectre inhumain
Fuyant la rage meurtrière ;
Ce spectre affreux, c'était ma mère !
Elle m'arme d'un glaive et disparaît soudain :
Je veux fuir... on me crie : Arrête, c'est Oreste :
Je vois un malheureux et je lui tends la main,
Je veux le secourir ; un ascendant funeste
Forçait mon bras à lui percer le sein.

LES PRÊTRESSES.

O songe affreux ! nuit effroyable !
O douleur ! O mortel effroi !
Ton courroux est-il implacable ?
Entends nos cris, ô ciel ! apaise-toi.

IPHIGÉNIE.

O race de Pélops ! race toujours fatale !
Jusque dans ses derniers neveux
Le ciel poursuit encor le crime de Tantale
Le roi des rois, le sang des Dieux,
Agamemnon descend dans la nuit infernale.
Son fils du moins restait à ma douleur,
J'attendais de lui seul la fin de ma misère ;
O mon cher Oreste ! ô mon frère !
Tu ne sècheras pas les larmes de ta sœur.

UNE PRÊTRESSE.

Calmez ce désespoir où votre âme est livrée,
Les dieux conserveront cette tête sacrée,
Osez tout espérer.

IPHIGÉNIE.

Non, je n'espère plus.
Depuis que je respire, en butte à leur colère,
D'opprobre et de malheurs tous mes jours sont tissus ;
Ils y mettent le comble, ils m'enlèvent mon frère.
O toi qui prolongeas mes jours,
Reprends un lien que je déteste,
Diane, je t'implore, arrêtes-en le cours,
Rejoins Iphigénie au malheureux Oreste.
Hélas ! tout m'en fait une loi,
La mort me devient nécessaire ;
J'ai vu s'élever contre moi
Les dieux, ma patrie et mon père.

LES PRÊTRESSES.

Quand verrons-nous tarir nos pleurs ?
La source en est-elle infinie ?
Ah ! dans un cercle de douleurs
Le ciel marqua le cours de notre vie.

SCÈNE II

IPHIGÉNIE, Les Prêtresses, THOAS, Gardes.

THOAS.

Dieux ! le malheur en tous lieux suit mes pas,
Des cris du désespoir ces voûtes retentissent...
(A Iphigénie.)
Prêtresse, dissipez les terreurs de Thoas ;
Interprète des dieux, que vos vœux les fléchissent !

IPHIGÉNIE.

A mes gémissements le ciel est sourd, hélas !

THOAS.

Eh ! ce n'est pas des pleurs, c'est du sang qu'il demande.

IPHIGÉNIE.

Quelle effroyable offrande !
Apaise-t-on les Dieux par des assassinats ?

THOAS.

Le ciel par d'éclatants miracles
A daigné s'expliquer à vous,
Mes jours sont menacés par la voix des oracles,
Si d'un seul étranger, relégué parmi nous,
Le sang échappe à leur courroux.
De noirs pressentiments mon âme intimidée
De sinistres terreurs est sans cesse obsédée.
Le jour blesse mes yeux et semble s'obscurcir,
J'éprouve l'effroi des coupables ;
Je crois voir sous mes pas la terre s'entr'ouvrir,
Et l'enfer prêt à m'engloutir
Dans ses abîmes effroyables
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon cœur :
Tremble, ton supplice s'apprête.
La nuit de ces tourments redouble encore l'horreur.
Et les foudres d'un Dieu vengeur
Semblent suspendues sur ma tête.

SCÈNE III

Les Précédents, Un Scythe, Le Peuple,
entrant en foule.

LE PEUPLE.

Les Dieux apaisent leur courroux,
Ils nous amènent des victimes :
A ces justes vengeurs des crimes,
Que leur sang soit offert pour nous.

IPHIGÉNIE, à part.

Malheureuse !

THOAS.

Grands Dieux ! recevez nos offrandes.
Moins je les espérais, plus vos faveurs sont grandes.

UN SCYTHE.

Deux jeunes grecs échoués sur ces bords,
Ont longtemps contre nous tenté de se défendre ;
Ils viennent enfin de se rendre
Après de pénibles efforts,
L'un d'eux était rempli d'un désespoir farouche,
Les mots de crime, de remords,
Étaient sans cesse dans sa bouche :
Il détestait la vie, il appelait la mort.

IPHIGÉNIE, à part.

Dieux ! Étouffez en moi le cri de la nature.
Si mon devoir est saint, hélas ! qu'il est cruel !

THOAS, à Iphigénie.

Allez, et les captifs vont vous suivre à l'autel.
Pour moi, qu'un trop sinistre augure
Menace du courroux des Dieux
Ma présence pourrait nuire à vos saints mystères.

(Iphigénie et les prêtresses sortent.)

SCÈNE IV

THOAS, Gardes, Le Peuple.

THOAS, au peuple.

Et vous, à nos Dieux tutélaires
Adressez vos chants belliqueux,
Que vos justes transports pénètrent jusqu'aux cieux !

(Ici le peuple exprime sa joie barbare dans un divertissement très court.)

LE PEUPLE.

Il nous fallait du sang pour expier nos crimes ;
Les captifs sont aux fers et les autels sont prêts :
Les Dieux nous ont eux-même amené les victimes.
Que la reconnaissance égale les bienfaits.
Sous le couteau sacré que leur sang rejaillisse,
Que leur aspect impur n'infecte plus ces lieux !
Offrons leur sang en sacrifice,
C'est un encens digne des Dieux.

SCÈNE V

Les Précédents, ORESTE et PYLADE enchaînés.
(Oreste a les yeux fixés à terre et paraît accablé.)

THOAS.

Malheureux ! quel dessein, à vous-mêmes contraire,
Vous amenait dans mes États ?

PYLADE.

Notre projet est un mystère
C'est le secret des Dieux, tu ne le sauras pas.

THOAS.

De ton audace hautaine
La mort sera le prix ; gardes, qu'on les emmène.
(Les gardes emmènent Oreste et Pylade.)

ORESTE, à Pylade.

O mon ami ! c'est moi qui cause ton trépas.

SCÈNE VI

THOAS, Gardes, Peuple. — Cœur général.

Il nous fallait du sang, etc.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME [1]

Le théâtre représente un temple souterrain éclairé par des lampes avec un autel mystique.

SCÈNE PREMIÈRE

ORESTE et PYLADE, enchaînés.

PYLADE.

Quel silence effrayant! quelle douleur funeste!
Quoi! tu ne me réponds que par de longs sanglots?
Que peut la mort sur l'âme des héros?
Ne suis-je plus Pylade, et n'es-tu plus Oreste?

ORESTE.

Dieux! à quelles horreurs m'aviez-vous réservé?
D'un aveugle destin déplorable victime,
Partout errant et partout réprouvé,
Mon sort est accompli. J'étais né pour le crime.

PYLADE.

Que dis-tu? D'où naît ce remords.
Quel nouveau crime enfin!

ORESTE.

Je t'ai donné la mort.
Ce n'était pas assez que ma main meurtrière
Eût plongé le poignard dans le cœur d'une mère,
Les dieux me réservaient un forfait nouveau :
Je n'avais qu'un ami, je deviens son bourreau.

(1) Les vers marqués de guillemets qu'on trouvera dans la première scène du deuxième acte ne sont pas dits au théâtre. On a cru nécessaire de les conserver pour motiver le retour de Pylade au quatrième acte.

Dieux! qui me poursuivez; Dieux! auteurs de mes crimes
De l'enfer, sous nos pas, entr'ouvrez les abîmes ;
Ses supplices pour moi seront encor trop doux !
J'ai trahi l'amitié, j'ai trahi la nature,
Des plus noirs attentats j'ai comblé la mesure :
Dieux ! frappez le coupable et justifiez-vous.

PYLADE.

Quel langage accablant pour un ami qui t'aime !
Reviens à toi ; mourons digne de nous :
Cesse, dans ta fureur extrême,
D'outrager et les Dieux, et Pylade, et toi-même
« Notre trépas du ciel calmera le courroux.

ORESTE.

« Tu vois le fruit de ses oracles
« O Dieux, qui vous jouez du destin des mortels
« Vous voulez que, vengeur de vos saints tabernacles,
« Ma main, sur ces mêmes autels,
« De Diane outragée osât ravir l'image ;
« L'abîme dévorant se fermait sous mes pas...
« Tu veux me suivre, ami trop tendre, hélas !
« De mers en mers, de naufrage en naufrage ;
« Tu braves pour moi seul et les Dieux et le sort.
« De ta tendre amitié quel est le prix ? La mort.

PYLADE.

« La colère du ciel est peut-être apaisée,
« Pourquoi douter de son secours ?
« Parmi tant de périls il a sauvé nos jours
« Peut-être le fidèle Alcée,
« Échappe, tu le sais, à Neptune en courroux,
« Rassemble en ce moment sa flotte dispersée :
« Ne peut-il se frayer un chemin jusqu'à nous ?
Mais quand notre trépas serait inévitable,
Quelle vaine terreur te fait pâlir pour moi,
Je ne suis pas si misérable

Puis qu'enfin je meurs près de toi.
Unis dès la plus tendre enfance,
Nous n'avions qu'un même désir :
Ah ! mon cœur applaudit d'avance
Au coup qui va nous réunir :
Le sort nous fait périr ensemble
N'en accuse pas la rigueur :
La mort même est une faveur,
Puisque le tombeau nous rassemble.

SCÈNE II

ORESTE, PYLADE, UN MINISTRE DU SANCTUAIRE, GARDES DU TEMPLE.

LE MINISTRE.

Étrangers malheureux, il faut vous séparer.
(A Pylade.)
Vous, suivez-moi.

PYLADE.

Grands Dieux !

ORESTE.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?
(A Pylade.)
Non, ne me quitte pas, ami fidèle et rare,
(Aux Gardes.)
Cruels, faut-il vous implorer ?
Hâtez la mort qu'on nous prépare ;
Mais laissez-nous la recevoir tous deux.
Vos glaives, vos bûchers sont cent fois moins affreux.
Que le moment qui nous sépare.

LE MINISTRE.

J'obéis à nos lois, j'obéis à nos Dieux.
(Aux Gardes.)
Qu'on le conduise.

Archives de la Ville de ...
Archief van de Stad Brussel

ORESTE.

Arrête...

PYLADE, s'arrachant avec peine des bras d'Oreste.

Hélas!

ORESTE.

Monstres sauvages.

SCÈNE III

ORESTE.

On te l'enlève, hélas! Pylade est mort pour toi...
Dieux! protecteurs de ces affreux rivages,
Dieux! avides de sang, tonnez, écrasez-moi.
Où suis-je? à l'horreur qui m'obsède
Quelle tranquillité succède?
Le calme rentre dans mon cœur...
Mes maux ont donc lassé la colère céleste,
Je touche au terme du malheur.
Dieux justes! Ciel vengeur!
Vous laissez respirer le parricide Oreste!

SCÈNE IV

LES EUMÉNIDES, sortent du fond du théâtre et entourent ORESTE. Les unes exécutent autour de lui un ballet — pantomime de terreur; — les autres lui parlent. ORESTE est sans connaissance pendant toute cette scène.

LES EUMÉNIDES.

Vengeons et la nature et les Dieux en courroux,
Inventons des tourments... il a tué sa mère.

ORESTE.

Ah!

LES EUMÉNIDES.

Point de grâce! Il a tué sa mère.

ORESTE.

Ah ! quels tourments !

LES EUMÉNIDES.

Ils sont encor trop doux.
Il a tué sa mère.

ORESTE.

Un spectre !... (1) Ayez pitié...

LES EUMÉNIDES.

De la pitié ! le monstre ! il a tué sa mère,
Égalons, s'il se peut, sa rage meurtrière,
Ce crime affreux ne peut être expié.

ORESTE, sortant de son évanouissement avec un mouvement de fureur.

Dieux cruels !

LES EUMÉNIDES, le poursuivant.

Point de grâce ! il a tué sa mère.

(Les portes s'ouvrent, les prêtresses paraissent, les furies s'abîment sans pouvoir en être aperçues.)

SCÈNE V

ORESTE, IPHIGÉNIE, LES PRÊTRESSES.

ORESTE, apercevant Iphigénie.

Ma mère ! Ciel !

IPHIGÉNIE.

Je vois toute l'horreur
Que ma présence vous inspire ;
Mais au fond de mon cœur,

(1) L'ombre de Clytemnestre paraît et s'abîme aussitôt.

Étranger malheureux, si vos yeux pouvaient lire,
Autant que je vous plains, vous plaindriez mon sort.

ORESTE, à part.

Quels traits ! Quel étonnant rapport !

IPHIGÉNIE.

(Aux prêtresses)
Qu'on détache ses fers.

(A Oreste.)

Quels bords vous ont vu naître !
Que veniez-vous chercher dans ces climats affreux.

ORESTE.

Quel vain désir vous porte à me connaître ?

IPHIGÉNIE.

Parlez.

ORESTE.

Que lui répondre ? O Dieux !

IPHIGÉNIE.

D'où vient que votre cœur soupire ?
Qui êtes-vous ?

ORESTE.

Malheureux. C'est assez vous en dire.

IPHIGÉNIE.

De grâce, répondez : de quels lieux venez-vous ?
Quel sang vous donna l'être ?

ORESTE.

Vous le voulez ? Mycène m'a vu naître.

IPHIGÉNIE.

Dieux ! Qu'entends-je ? achevez, dites... informez-nous
Du sort d'Agamemnon, de celui de la Grèce.

ORESTE.

Agamemnon ?

IPHIHÉNIE.

D'où vient la douleur qui vous presse ?

ORESTE.

Agamemnon?

IPHIGÉNIE.

Je vois couler vos pleurs.

ORESTE.

Sous un fer parricide est tombé...

IPHIGÉNIE.

Je me meurs.

ORESTE, à part.

Quelle est donc cette femme?

IPHIGÉNIE.

Et quel monstre exécrable
A sur un roi si grand osé lever son bras ?

ORESTE.

Au nom des Dieux, ne m'interrogez pas.

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux, parlez.

ORESTE.

Ce monstre abominable
C'est...

IPHIGÉNIE.

Achevez : vous me faites frémir.

ORESTE.

Son épouse.

IPHIGÉNIE.

Grands Dieux. Clytemnestre?

ORESTE.

Elle-même.

LES PRÊTRESSES.

Ciel!

IPHIGÉNIE.

Et des Dieux vengeurs la justice suprême
A vu ce crime atroce ?

ORESTE, *égaré.*

Elle sut le punir.

Son fils...

IPHIGÉNIE.

O ciel !

ORESTE.

Il a vengé son père.

IPHIGÉNIE et LES PRÊTRESSES.

ENSEMBLE { De forfaits en forfaits, quel assemblage affreux !

ORESTE.

De mes forfaits quel souvenir affreux !

IPHIGÉNIE.

Et ce fils qui du ciel a servi la colère,
Ce fatal instrument des vengeances des Dieux !...

ORESTE.

A rencontré la mort qu'il a tant désirée.
Electre dans Mycène est seule demeurée.

IPHIGÉNIE, *se retirant sur un des côtés de la scène.*

C'en est fait ! tous les miens ont subi le trépas.
Tristes pressentiments, vous ne me trompiez pas.

(*A Oreste.*)

Éloignez-vous : je suis assez instruite.

(*Deux prêtresses accompagnent Oreste.*)

SCÈNE VI

IPHIGÉNIE, LES PRÊTRESSES

IPHIGÉNIE.

O ciel ! de mes tourments la cause et le témoin,
Jouissez du malheur où vous m'avez réduite ;
Il ne pouvait aller plus loin.

LES PRÊTRESSES.

Patrie infortunée
Où par des nœuds si doux

Notre âme est encor enchaînée
Vous avez disparu pour nous.

IPHIGÉNIE.

O malheureuse Iphigénie !
Ta famille est anéantie.

(Aux prêtresses.)

Vous n'avez plus de roi, je n'ai plus de parents ;
Mêlez vos cris plaintifs à mes gémissements.

LES PRÊTRESSES.

Nous n'avions d'espérance, hélas ! que dans Oreste :
Nous avons tout perdu ; nul espoir ne nous reste.

IPHIGÉNIE.

Honorez avec moi ce héros qui n'est plus ;
Du moins qu'aux mânes de mon frère
Les derniers devoirs soient rendus !
Apportez-moi la coupe funéraire,
Offrons à cette ombre si chère
Les froids honneurs qui lui sont dus.

(On apporte la coupe et l'on commence les cérémonies funèbres.)

IPHIGÉNIE.

O mon frère, daigne entendre
Les accents de ma douleur :
Que les regrets de ta sœur
Jusqu'à toi puissent descendre !

LES PRÊTRESSES.

Contemplez ces tristes apprêts,
Mânes sacrés, ombre plaintive ;
Que nos larmes, que nos regrets
Pénètrent l'infernale rive !

(L'air et le chœur se chantent sur un air pantomime, qui règle la marche des cérémonies. Iphigénie et les prêtresses reprennent le chœur et sortent du théâtre en continuant les chants funèbres.)

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

(Le théâtre représente l'appartement d'Iphigénie dans le temple.)

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE, Les PRÊTRESSES

IPHIGÉNIE.

Je cède à vos désirs : du sort qui nous opprime
Instruisons Electre, ma sœur :
Aux horreurs du trépas j'arrache une victime
Et je sers à la fois la nature et mon cœur...
Hélas ! je ne puis m'en défendre ;
Pour l'un de ces infortunés,
Par nos barbares lois à la mort condamnés,
Je sens la pitié la plus tendre.
Mon cœur s'unit à lui par des rapports secrets...
Oreste serait de son âge ;
Ce captif malheureux m'en rappelle l'image,
Et sa noble fierté m'en retrace les traits.
D'une image, hélas ! trop chérie
J'aime encore à m'entretenir,
Mon âme se plaît à nourrir
L'espérance qui m'est ravie.
Inutiles et chers transports !
Chassons une vaine chimère :
Non ce n'est plus qu'aux sombres bords
Que je puis retrouver mon frère.

SCÈNE II

LES MÊMES, ORESTE et PYLADE.

UNE PRÊTRESSE.
Voici ces captifs malheureux.

IPHIGÉNIE.
Allez ! Laissez-moi seule un instant avec eux.
(Les prêtresses sortent.)

SCÈNE III

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE.

IPHIGÉNIE, à part.
Qu'à leur aspect touchant je sens mon âme émue !

ORESTE, se précipitant dans les bras de Pylade.
O joie inattendue,
Je puis donc t'embrasser pour la dernière fois.

PYLADE.
Mon sort est moins affreux puisque je te revois.

IPHIGÉNIE.
Vous avez vu mes pleurs : je n'ai pu m'en défendre.
Hélas ! qui n'en verserait pas,
Au récit que je viens d'entendre ?
Si sur ces bords sanglants le ciel fixa nos pas,
Nous avons vu le jour dans de plus doux climats
Et la Grèce est notre patrie.

PYLADE.
Quoi, des mains d'une Grecque il faut perdre la vie.

IPHIGÉNIE.
Ah ! pour sauver vos jours je donnerais les miens,
Mais Thoas veut du sang : sa piété barbare

Ajouterait aux maux qu'on vous prépare,
Si de tous deux je brisais les liens.
Je pourrai du tyran tromper la barbarie...
De l'un de vous au moins que les jours conservés...

ORESTE et PYLADE.

Mon ami, tu vivras, tes jours seront sauvés.

IPHIGÉNIE.

De celui de vous deux qui me devra la vie
Pourrai-je attendre un service ?

ORESTE et PYLADE.

Achevez ;
Je vous réponds de sa reconnaissance.

IPHIGÉNIE.

Dans Argos, comme vous j'ai reçu la naissance :
Il m'y reste encor des amis.
Jurez-moi qu'un billet, fidèlement remis...

ORESTE et PYLADE.

J'en atteste les Dieux. Vos vœux seront remplis.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc entre vous choisir une victime.
Hélas ! dans le soin qui m'anime,,
Que ne puis-je à tous deux rendre un service égal !
Il faut que l'un des deux expire.
(A part.)
Mon âme se déchire.
Mais puisqu'il faut enfin faire un choix si fatal,
(A Oreste.)
C'est vous qui partirez.

ORESTE.

Que je parte ! Qu'il meure !
O Ciel !

IPHIGÉNIE.

Répondez à mes vœux :

SCÈNE IV

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

O moment trop heureux !
Ma mort à mon ami va donc sauver la vie !

ORESTE.

Et je consentirais qu'elle te fut ravie ?
M'aimes-tu ? Parle.

PYLADE.

O Dieux ! tu l'oses demander ?

ORESTE.

M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel discours ! Quelle fureur te presse ?

ORESTE.

Renonce au choix de la prêtresse.

PYLADE.

Ah ! ce choix m'est trop cher pour le pouvoir céder.

ORESTE.

Et tu prétends encore que tu m'aimes,
Lorsqu'au mépris des Dieux sacrifiant tes jours...

PYLADE.

Ils veillent sur les tiens, ils protègent leur cours ;
Je remplis leurs décrets suprêmes.

ORESTE.

A ces dieux conjurés prétendrais-tu t'unir ?
Pour ajouter aux tourments que j'endure ?

PYLADE.

Que me demandes-tu ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ORESTE.

De me laisser mourir.

PYLADE.

Non ! Ne l'espère pas.

ORESTE.

Oreste t'en conjure.

PYLADE.

Cruel !

ORESTE ET PYLADE, ensemble.

Dieux ! fléchissez son cœur,
Rendez-moi mon ami, qu'il m'accorde sa grâce,
Que tout mon sang vous satisfasse,
Qu'il suffise à votre rigueur !

ORESTE.

Quoi ! je ne vaincrai pas ta constance funeste ?
Quoi ! ton âme toujours se refuse à mes vœux ?
Ne sais-tu pas que pour Oreste
La vie est un supplice affreux ?
Ne sais-tu pas que ces mains parricides
Fument encor du sang que j'ai versé ?
Ne sais-tu pas que l'enfer courroucé
Rassemble autour de moi ses noires Euménides,
Qu'elles m'obsèdent en tous lieux?...
Les voici... de serpents leurs mains s'arment encore !
Où fuir ?... Eh ! quoi ! Pylade et me fuit et m'abhorre !
Il me livre à leurs coups !... arrêtez... ah ! grands Dieux!

(Il tombe dans les bras de Pylade.)

PYLADE.

Eh ! quoi, méconnais-tu Pylade qui t'implore ?

ORESTE, revenant à lui.

Eh bien ! Pylade, est-ce à toi de mourir ?

PYLADE.

O Dieux ! votre courroux ne peut-il se fléchir ?

ORESTE.

La mort à mes tourments est l'unique relâche.
Je l'obtenais, Pylade me l'arrache.

PYLADE.

Ah ! mon ami : j'implore ta pitié,
Oreste, hélas ! peut-il me méconnaître ?
Qu'il s'attendrisse aux pleurs de l'amitié !
Ton cœur au mien n'est pas fermé peut-être.
Cet ami qui te fut si cher
Pylade est à tes pieds, il conjure, il te presse ;
A tes fureurs, laisse-moi t'arracher.
Souscris au choix dicté par la prêtresse.

ORESTE, relevant Pylade avec un mouvement de fureur.

Malgré toi, je saurai t'enlever au trépas.

SCÈNE V

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE, à Pylade.

Que je vous plains !

(Aux Prêtresses.)

Vous, conduisez ses pas.

ORESTE.

Non ! Prêtresse, arrêtez, votre pitié s'égare.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

C'est à moi de mourir.
Mon ami pourra vous servir.
Qu'il soit le digne objet d'un service si rare !

PYLADE.

N'écoutez point ses transports furieux.

IPHIGÉNIE à Oreste.

Vivez et me servez.

ORESTE.

Je ne le puis sans crime.

PYLADE.

Cruel, quelle fureur t'anime ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! je sens que mon choix est dicté par les Dieux.

ORESTE, bas à Pylade.

C'en est fait... ici-même, à l'instant, je déclare...

PYLADE.

Arrête...

ORESTE, haut à Iphigénie.

Eh bien ! sachez...

PYLADE, l'interrompant.

Arrête... justes cieux !

IPHIGÉNIE, à Pylade.

Quelle soudaine horreur de votre âme s'empare ?

ORESTE, à Iphigénie.

Prononcez que ma mort...

IPHIGÉNIE.

Non ! ne l'espérez pas :
Un pouvoir inconnu, pressant, irrésistible,
Sur l'autel des Dieux même arrêterait mon bras.

ORESTE.

Quoi ! Toujours à mes vœux vous êtes inflexible.
Mais c'est en vain, j'en atteste les Dieux ;
Si mon ami n'échappe au sort qu'on lui prépare,
Je vais, m'immolant à vos yeux,
Répandre tout ce sang dont le ciel est avare.

IPHIGÉNIE.

O Dieux ! Eh bien, cruels, remplissez vos désirs.

ORESTE, courant à Pylade.

Vis, mon ami, cours servir la prêtresse
D'une sœur qui m'est chère adoucis la tristesse,
Porte lui mes derniers soupirs,
Adieu !

SCÈNE VI

IHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

Puisque le ciel à vos jours s'intéresse,
Prêtez-moi les secours que vous m'avez promis
Portez cet écrit dans la Grèce
Qu'entre les mains d'Électre il soit par vous remis.

PYLADE.

Qu'entends-je ? Et quel destin l'un à l'autre vous lie ?

IPHIGÉNIE.

J'ai respecté votre secret ;
N'exigez rien de plus.

PYLADE.

Vous serez obéie,
Je remplirai vos vœux si le ciel le permet.
(Iphigénie sort.)

SCÈNE VII

PYLADE.

Divinité des grandes âmes,
Amitié, viens armer mon bras,
Remplis mon cœur de tes célestes flammes,
Je vais sauver Oreste ou courir au trépas.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente l'intérieur du temple de Diane. — La statue de la déesse, élevée sur une estrade, est au milieu devant un autel.

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE, seule et au pied de l'autel.

Non : cet affreux devoir, je ne puis le remplir.
En faveur de ce Grec un dieu parlait sans doute :
Au sacrifice affreux que mon âme redoute,
Non, je n'ai pas dû consentir.
Je t'implore et je tremble, ô déesse implacable,
Dans le fond de mon cœur mets la férocité :
Étouffe de l'humanité
La voix plaintive et lamentable.
Hélas ! Et quelle est donc la rigueur de mon sort ?
D'un sanglant ministère,
Victime involontaire,
J'obéis ; et mon cœur est en proie aux remords !

SCÈNE II

IPHIGÉNIE, LES PRÊTRESSES, ORESTE au milieu d'elles.

LES PRÊTRESSES.

O Diane, sois-nous propice !
La victime est parée, et l'on va l'immoler.
Puisse le sang qui va couler,
Puissent nos pleurs apaiser ta justice.

IPHIGÉNIE, à part.

La force m'abandonne ; ô moments douloureux !

ORESTE.

Voici le terme heureux de mes longues souffrances ;
Puisse-t-il l'être aussi, grands Dieux, de vos vengeances!

IPHIGÉNIE.

O Ciel ! .

ORESTE.

Séchez les pleurs qui coulent de vos yeux ;
Ne plaignez pas mon sort, la mort fait mon envie :
Frappez !

IPHIGÉNIE.

Ah ! Cachez-moi cette horrible vertu.
Les Dieux protégeaient votre vie ;
Mais vous allez mourir, et vous l'avez voulu.

ORESTE.

Ces Dieux m'en avaient fait un devoir nécessaire.
En voulant prolonger mon sort
Vous commettiez un crime involontaire.

IPHIGÉNIE.

Un crime ! Ah ! c'en est un de vous donner la mort.

ORESTE.

Que ces regrets touchants pour mon cœur ont de charme
Qu'ils adoucissent mes tourments
Depuis l'instant fatal... hélas ! depuis longtemps,
Personne à mes malheurs n'avait donné de larmes.

IPHIGÉNIE.

Hélas !

(Les Prêtresses environnent Oreste en chantant le chœur suivant — elles le conduisent dans le sanctuaire où elles l'ornent de bandelettes et de guirlandes.)

HYMNE.

LES PRÊTRESSES.

Chaste fille de Latone,
Prête l'oreille à nos chants :
Que nos vœux, que notre encens
S'élèvent jusqu'à ton trône!

UNE SEULE VOIX.

Tout est soumis à ta loi,
Dans les cieux et sur la terre ;
L'enfer fléchit devant toi
Tout ce que l'Erèbe enserre,
A ton nom, pâlit d'effroi.
En tout temps on te consulte,
Dans la paix, dans les combats.
Et ton culte est le seul culte
Révéré dans ces climats.

TOUTES.

Chaste fille de Latone, etc.

(Pendant ce chœur lors qu'Oreste est paré de guirlandes, on le conduit derrière l'autel. On brûle des parfums — on fait des libations.)

IPHIGÉNIE.

Quel moment ! Dieux ! secourez-moi !

QUATRE PRÊTRESSES PRINCIPALES, à Iphigénie.

Venez, souveraine prêtresse
Remplissez votre auguste emploi.

IPHIGÉNIE, se traînant à peine à l'autel.

Barbares, arrêtez, respectez ma faiblesse.

(Elle frémit en fixant Oreste. Une prêtresse lui présente le couteau sacré.)

Dieux ! tout mon sang se glace dans mon cœur.

LES PRÊTRESSES.

Frappez.

IPHIGÉNIE.

Je tremble, et mon bras plus-timide...

ORESTE.

Iphigénie, ô ma sœur,
Ainsi tu fus jadis immolée en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Mon frère ! Oreste !...

LES PRÊTRESSES, se prosternant.

Oreste ! notre roi.

ORESTE.

Qu'entends-je ? Se peut-il ?

IPHIGÉNIE.

Oui, c'est lui, c'est mon frère.

ORESTE.

Ma sœur ! Iphigénie ! Est-ce elle que je voi ?

IPHIGÉNIE.

C'est elle qu'aux fureurs d'un frère,
Qu'à la rage des Grecs Diane a su soustraire.

LES PRÊTRESSES.

Oui, c'est Iphigénie.

IPHIGÉNIE, se jetant dans les bras d'Oreste.

Ah ! mon frère !

ORESTE.

Ah ! ma sœur !
Oui, c'est vous, oui, tout mon cœur me l'atteste.

IPHIGÉNIE.

O mon frère ! ô mon cher Oreste !

ORESTE.

Quoi ! vous pouvez m'aimer, vous n'avez point horreur!

IPHIGÉNIE.

Ah ! laissons là ce souvenir funeste,
Laisse-moi ressentir l'excès de mon bonheur :
Sans te connaître encor, je t'avais dans mon cœur.
Au ciel, à l'univers je demandais mon frère...
Le voilà ! je le tiens ! il est entre mes bras !...
Mais, que vois-je !

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, UNE PRÊTRESSE.

LA PRÊTRESSE, arrivant avec précipitation.

Tremblez, on sait tout le mystère
Le tyran porte ici ses pas,
Il sait qu'un des captifs, destinés au supplice,
Sauvé par vous, fuyait loin de ces lieux :
Indigné, furieux,
De l'autre il vient presser le sacrifice.

LES PRÊTRESSES.

Grands Dieux, secourez-nous.

IPHIGÉNIE.

Il ne se fera pas,
Ce sacrifice abominable, impie...
(Aux Prêtresses.)
Vous, sauvez votre roi des fureurs de Thoas :
Il est du sang des dieux : ils défendront sa vie.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, THOAS, GARDES, SUITE.

THOAS, à Iphigénie.

. . . .

De tes complots la trame est découverte.

Tu trahissais le ciel, tu conjurais ma perte.
Il est temps que les Dieux soient enfin satisfaits.
Il est temps de punir ta lâche perfidie.
Immole ce captif, que tout son sang expie
Et ton audace et tes forfaits !

IPHIGÉNIE.

Qu'oses tu commander, barbare ?

ENSEMBLE {

THOAS.

Obéissez aux Dieux.

LES PRÊTRESSES.

Sauvez-nous, justes cieux.
Éloignez les horreurs que ce moment prépare

}

THOAS, aux gardes.

Le ciel parle, il suffit : gardes, secondez-moi.
Qu'on le saisisse !

IPHIGÉNIE.

O ciel ! Qu'oses-tu faire ?

THOAS, aux gardes.

Qu'on le traîne à l'autel !

IPHIGÉNIE, se précipitant au devant des gardes.

Cruel ! il est mon frère.

THOAS.

Son frère !

ORESTE.

Oui, je le suis.

IPHIGÉNIE.

C'est mon frère et mon roi.
Le fils d'Agamemnon.

THOAS.

Frappez, quel qu'il puisse être.

IPHIGÉNIE, avec feu, aux gardes.

N'approchez pas.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

(Aux prêtresses.)

Et vous, défendez votre maître.

(Les prêtresses forment un demi-cercle et placent Oreste entre elles et le sanctuaire.)

THOAS, aux gardes qui balancent.

Lâches ! vous reculez d'effroi...
J'immolerai moi-même, aux yeux de la Déesse,
Et la victime, et la prêtresse.

(On entend un grand bruit derrière le théâtre.)

ORESTE.

L'immoler ! Qui ? Ma sœur.

THOAS.

Oui, je dois la punir.

(Le bruit augmente derrière le théâtre. — On enfonce les portes du temple. — Pylade paraît à la tête de ses Grecs.

SCÈNE V

Les Précédents, PYLADE, Troupe de Grecs.

PYLADE, s'élançant avec rapidité sur Thoas.

C'est à toi de mourir.
Puisse ton sang impur expier tous tes crimes !
Vos autels sont vengés, Dieux ! prenez vos victimes.

LES GARDES DE THOAS.

Vengeons le sang de notre roi,
Frappons !

IPHIGÉNIE.

Grands Dieux ! Sauvez mon frère.

(Les Grecs chargent les Scythes.

PYLADE, aux Grecs.

Courage, amis, secondez-moi.

ORESTE.

Pylade! ô mon Dieu tutélaire.

PYLADE, dans les bras d'Oreste.

O mon unique ami!

(Le combat dure quelques instants.

CHŒUR DES GRECS, triomphants.

De ce peuple odieux
Exterminons jusqu'au moindre reste :
Servons la veangeance céleste,
Et purifions ces lieux,
Au nom de Pylade et d'Oreste.

CHŒUR DES SCYTHES, fuyant.

Fuyons de ce lieu funeste,
Sauvons-nous,
Évitons leurs coups,
Les Dieux combattent pour Oreste.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, DIANE, descendant dans un nuage, au milieu des combattants.

(Les Scythes et les Grecs tombent à genoux à la voix de la Déesse. — Iphigénie et les prêtresses lèvent les mains vers elle.)

DIANE.

Arrêtez! Écoutez mes décrets éternels...
Scythes, aux mains des Grecs remettez mes images :
Vous avez trop longtemps, dans ces climats sauvages,
Deshonoré mon culte et souillé mes autels.

(A Oreste.)

Malheureux fils d'un plus malheureux père,
Les dieux sont enfin satisfaits ;
Tu n'entendras plus désormais

Les cris plaintifs des mânes de ta mère ;
Tes pleurs ont lavé tes forfaits ;
Je prends soin de ta destinée ;
Mycène attend son roi, vas y régner en paix
Et rends Iphigénie à la Grèce étonnée.

(Diane remonte au ciel.)

SCÈNE VII

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, PRÊTRESSES, SCYTHES, GRECS, ETC.

PYLADE.

Ta sœur! Qu'ai-je entendu ?

ORESTE.

Partage mon bonheur.
Dans cet objet touchant à qui je dois la vie
Et qu'un penchant si doux rendait cher à mon cœur.
Connais ma sœur Iphigénie.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Les Dieux, longtemps en courroux,
Ont accompli leurs oracles ;
Ne redoutons plus d'obstacles,
Un jour plus pur luit pour nous.
Une paix douce et profonde
Règne sur le sein de l'onde ;
Sur la terre et dans les cieux,
Tout favorise nos vœux.

FIN

Imprimerie de Poissy. — S. LEJAY.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Affaire Clémenceau, comédie en trois actes	2 »
L'Article 214, comédie en trois actes	2 »
Bébé, comédie en trois actes	2 »
Le Bonheur conjugal, comédie en trois actes	2 »
Le Bourgeois républicain, pièce politique en un acte	2 »
Cocard et Bicoquet, comédie-vaudeville en trois actes	2 »
Coco, comédie vaudeville en cinq actes	2 »
Dix jours aux Pyrénées, voyage circulaire en cinq actes	2 »
Le Docteur Jojo, vaudeville en trois actes	2 »
Durand et Durand, comédie vaudeville en trois actes	2 »
Fatinitza, opéra-comique en trois actes	2 »
La Femme à Papa, comédie en trois actes	2 »
La Fermière, drame en cinq actes	2 »
Le Fiacre 117, comédie en trois actes	2 »
L'Homme de Paille, comédie en trois actes	2 »
Joséphine vendue par ses Sœurs, opéra-bouffe en trois actes	2 »
Lili, vaudeville-opérette en trois actes	2 »
Mademoiselle ma Femme, opérette en trois actes	2 »
Mam'zelle Nitouche, comédie vaudeville en trois actes	2 »
Les Ménages Parisiens, comédie en trois actes	2 »
Ma Femme manque de Chic, comédie en trois actes	2 »
Mimi, vaudeville en trois actes	2 »
Nini Fauvette, opérette en trois actes	2 »
Nos bons Jurés, comédie en trois actes	2 »
Niniche, vaudeville en trois actes	2 »
Nounou, comédie en quatre actes	2 »
L'Oncle Célestin, opérette en trois actes	2 »
Le petit Ludovic, comédie en trois actes	2 »
Le Phoque, comédie en trois actes	2 »
Le premier Mari de France, comédie en trois actes	2 »
Le Prix Montyon, comédie-vaudeville en trois actes	2 »
Les Provinciales à Paris, comédie en quatre actes	2 »
Le Renard bleu, comédie en un acte	1 50
La Sécurité des Familles, comédie en trois actes	2 »
Tailleur pour Dames, comédie en trois actes	2 »
Le Train de Plaisir, comédie en trois actes	2 »
La Tzigane, opéra-comique en trois actes	2 »
Les Vacances du Mariage, comédie en trois actes	2 »
Voyage au Caucase, comédie en trois actes	2 »

Imprimerie de Poissy - S. Lejay et Cie.